

Michel Duran

Le cinéaste revient à Saint-Etienne pour filmer « A l'ombre du Soleil »

Michel, vous êtes originaire de Saint-Etienne. Parlez-nous de vos années stéphanoises ?

Je suis effectivement née à Saint-Etienne. J'y suis resté jusqu'au Bac avant d'aller à Lyon pour poursuivre des études de Staps et ensuite travailler dans le milieu sportif. J'ai quitté la région pour partir au Canada il y a maintenant 18 ans. Mais j'ai toujours mes beaux-parents qui habitent à Saint-Etienne. C'est une ville que je connais bien, j'y reviens régulièrement. Et puis j'ai gardé de très bons souvenirs. Gamin, j'ai joué au football avant de faire de l'athlétisme et notamment du saut à la perche au Coquelicot 42. Ma mère était prof de gym. Avec mes frères, on a quasiment grandi dans un gymnase.

Comment en êtes-vous venu à faire du cinéma ?

Trois ans après être arrivé à Vancouver, j'ai rencontré un peu par hasard un directeur photo qui venait d'arriver. Je l'ai aidé à s'installer et lui m'a fait découvrir les coulisses du cinéma. Cette rencontre est tombée à un moment où dans ma vie professionnelle je voulais changer d'orientation. J'ai commencé à m'immerger dans ce milieu-là. J'ai lu des bouquins, j'ai rencontré des gens... Je ne connaissais pas grand-chose au cinéma, mais j'avais de l'expérience dans le milieu de l'entreprise et la gestion de projet. C'est ce qui m'a permis d'entrer dans ce milieu. Un film, c'est comme une petite entreprise. On doit gérer des budgets et des hommes qui travaillent ensemble sur un temps très court. J'ai donc mis mon expérience au service des gens qui m'ont proposé de les suivre. Du coup, j'en ai profité pour voir un peu plus loin. Je suis parti faire une école de comédien parce que je voulais non seulement produire des films, mais aussi jouer dedans. Ce n'est que plus tard que je suis devenu aussi réalisateur.



Comment avez-vous obtenu votre première expérience en tant qu'acteur ?

Six mois après avoir démarré mon école d'acteur, j'ai eu une proposition pour tourner dans un court métrage. J'y jouais le rôle principal, mais ce court métrage n'a jamais été monté. C'est là que je me suis aperçu qu'avant qu'un film arrive sur un écran, il y a beaucoup de travail et beaucoup de films n'arrivent pas au bout. C'était en juin 2004. A partir de là, je me suis dit qu'il fallait que je maîtrise un peu mieux les choses en n'étant pas seulement acteur. Par la suite, le directeur photo qui m'avait mis le pied à l'étrier m'a demandé un coup de main pour terminer un court métrage. Ce court métrage a été présenté en 2006 au festival de Vancouver. C'est ce qui m'a permis d'avoir ma première expérience dans la production de film et de voir le produit final. Je me suis ensuite rendu sur le festival de Cannes pour tenter de vendre ce court métrage. Et là, j'ai appris ma deuxième leçon. Le premier distributeur que j'ai rencontré m'a dit clairement qu'on ne faisait pas d'affaires avec les courts métrages. Il m'a dit de revenir quand j'aurais un long métrage.

Comment avez-vous géré cette déception ?

La pilule a été un peu dure à avaler, mais j'ai profité de mon accréditation à Cannes pour voir des films et comprendre comment marchait ce milieu-là. Il n'y a pas de formation pour devenir producteur de films. La seule formation, c'est le terrain et les déceptions auxquelles on est confronté et qui vous poussent à avancer.

Et puis il y a eu votre premier long métrage « Soufflé au chocolat » que vous avez produit avec Fred Goldstein et qui a rencontré un certain succès au Canada. Parlez-nous de cette première réussite.

L'histoire a démarré par une pièce de théâtre de Molière adaptée en anglais. C'est durant ce projet que j'ai rencontré Fred Goldstein qui était lui aussi originaire de Saint-Etienne. Je lui ai demandé s'il était intéressé pour faire le DVD de la pièce. En 2010, on s'est lancé tous les deux dans la production de notre premier long métrage « Soufflé au chocolat » qui a vraiment été mon école de cinéma. Faire un film, c'est une chose, mais le plus dur c'est de le vendre et de



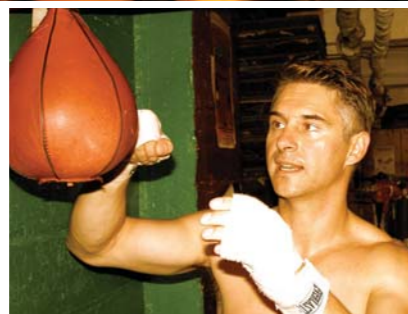
Soufflé au chocolat



faire en sorte que le public puisse le voir. Il s'est passé quasiment deux ans et demi avant que « Soufflé au chocolat » ne sortent sur les écrans. Je suis allé une première fois à Cannes pour essayer de le vendre, mais je n'avais pas les bons outils. J'y suis retourné l'année suivante avec des posters A4 avec le descriptif du film et une bande annonce. Dans le même temps, le film a été présenté au festival de Sonoma en Californie puis dans la foulée au festival de Vancouver en juin 2013. Il a reçu un excellent accueil et a été nommé dans cinq catégories au Leo Awards de Vancouver : meilleur film, meilleure mise en scène, meilleur scénario, meilleure cinématographie et meilleure musique.

Aujourd'hui, vous avez décidé de revenir à Saint-Etienne pour tourner votre second long métrage « À l'ombre du Soleil » ? Parlez-nous de ce projet..

J'ai écrit À l'ombre du Soleil il y a 10 ans, mais à l'époque, je n'avais pas l'expérience pour faire ce film. L'idée m'est venue pendant mon école d'acteur



après avoir vu Raging Bull avec Robert De Niro. Je ne connaissais pas grand-chose à la boxe, mais j'ai été séduit par le travail d'acteur de Robert De Niro et par les émotions et l'intensité que pouvait transmettre la boxe. J'ai donc commencé à écrire un scénario qui associe la boxe et Saint-Etienne avec l'univers et l'ambiance qui régnaient pendant la fameuse épopée de 1974-1976. Mon père travaillait à Creusot Loire et moi je m'entraînais souvent au stade Henri Lux. Je me souviens d'ailleurs d'un jour où j'étais sur la piste alors qu'il y avait un match à Geoffroy-Guichard. L'ambiance était extraordinaire.

Quel est le pitch du film ?

La toile de fond, c'est les deux années de l'épopée des Verts, mais l'histoire relate le conflit entre un père, ouvrier métallurgiste à Creusot Loire, et son fils. L'intrigue se passe dans le quartier du Soleil. Le père, ancien boxeur qui a raté sa carrière, a été entraîné par Dédé avec qui il s'occupe désormais des enfants du quartier et notamment de son fils Serge. Ce dernier va remporter un tournoi de boxe. Le père va alors commencer à rêver sa vie ratée au travers de son fils en le poussant à persévérer dans la boxe, mais Serge se découvre une passion pour le foot.



Vous avez prévu de démarrer le tournage en septembre 2016. Où en êtes-vous du projet ?

Le scénario est prêt, nous sommes désormais dans la phase de repérage des lieux du tournage et dans la phase de recherche de financement. Nous sommes partis sur un budget de 4,5 M€, mais cela peut fluctuer en fonction du casting. On aimerait avoir une ou deux têtes d'affiche. Nous avons proposé à Julie Depardieu de jouer le rôle de la mère de Serge, serveuse dans le bar qui sert de QG aux supporters de l'ASSE, et qui est la seule avec Dédé à pouvoir raisonner et s'opposer à son mari. Pour le rôle de Dédé, l'entraîneur à la retraite, on a contacté Niels Arestrup. Nous n'avons pas encore de réponse, mais on sait que ce ne sera pas facile d'avoir des acteurs de ce calibre. Niels Arestrup est quelqu'un de très occupé, qui en l'espace de cinq ans est devenu une star. Je jouerai pour ma part le rôle du père, un homme frustré qui n'a pas réussi la carrière qu'il aurait aimé.

Vous souhaitez aussi mobiliser les entreprises locales autour de ce film ?

C'est exact. En Amérique du Nord, il y a beaucoup moins de subvention qu'en Europe et en France pour faire des films. J'ai donc appris à développer des choses autour du sponsoring et du financement participatif. Angénieux va par exemple va nous aider en mettant à notre disposition des optiques. Je suis aussi entré en contact avec des entreprises du numérique pour l'envoi de données. Le tournage va se faire à Saint-Etienne et la post-production à Vancouver. On aimerait que les images, qui sont assez lourdes, soient envoyées le soir-même à la boîte de post-production, de sorte qu'à la fin du tournage, une bonne partie du montage soit déjà réalisé. Cela nécessite donc des moyens techniques et des compétences que l'on peut trouver à Saint-Etienne. Et puis, on envisage aussi du sponsoring plus classique. L'idée est de permettre aux entreprises qui le souhaitent de s'associer à ce film.



MON LIVRET A (n.m.) : APPLICATION PÉDAGOGIQUE CRÉÉE PAR UNE BANQUE QUI VIT AVEC SON TEMPS.

ex : Nouvelle application Caisse d'Épargne à partager en famille. Conçue pour apprendre aux enfants de 6 à 9 ans à gérer leur budget et à faire des économies pour réaliser leurs projets.



TÉLÉCHARGEZ GRATUITEMENT L'APPLICATION **MonLivretA** !

CAISSE D'ÉPARGNE
LOIRE DROME ARDECHE
LA BANQUE. NOUVELLE DÉFINITION.

